Se préparer à
l'épreuve uniforme
de français

Exercice B – Réaliser une analyse littéraire

2. Analyser des textes littéraires

CENTRE COLLÉGIAL DE DÉVELOPPEMENT
DE MATÉRIEL DIDACTIQUE

euf.ccdmd.qc.ca

Le présent document vous propose d'analyser un extrait du roman *Ru* de Kim Thúy à partir d'un sujet de rédaction tiré d'un cahier de l'épreuve uniforme de français (EUF). Il rappelle les trois étapes essentielles pour mener à bien une analyse littéraire, présentées dans la capsule vidéo *Analyser un texte littéraire*.

Réalisez cet exercice qui vous mènera à l'analyse du texte, étape par étape.

Trois étapes pour réaliser une analyse littéraire

1. Étudier le sujet de rédaction

Sujet de rédaction[1]

Peut-on dire que l'extrait du roman *Ru* de Kim Thúy trace un portrait sombre de la vie des réfugiés?

- Stratégie 1 : Repérer la problématique soulevée par le sujet

  Surlignez la problématique dans le sujet de rédaction ou transcrivez-la ci-dessous.

- Stratégie 2 : Chercher les mots de la problématique dans le dictionnaire

  Notez ci-dessous l'information trouvée dans le dictionnaire.

1. Source : Cahier de l'EUF du 14 décembre 2016.

- Stratégie 3 : Identifier le type de sujet : AVEC ou SANS comparaison

Notez votre réponse ci-dessous.

Validez vos réponses en les comparant à celles du corrigé 1 (page 13).

2. Comprendre le texte

- Stratégie 1 : Chercher les mots inconnus ou flous dans le dictionnaire
- Stratégie 2 : Résumer les parties du texte dans ses mots

Prenez d'abord connaissance des informations contextuelles sur le roman *Ru*, telles qu'elles sont présentées dans le cahier de l'EUF[2], puis lisez l'extrait (pages 4 à 7). Rendez compte de votre compréhension en résumant les parties du texte en marge. Au besoin, cherchez dans le dictionnaire les mots inconnus ou flous et notez leur sens.

Autrice : Kim Thúy, écrivaine québécoise d'origine vietnamienne, née en 1968. Le roman *Ru* a été publié en 2009.

Présentation

Dans ce roman, la narratrice fait partie des milliers de réfugiés qui ont quitté le Vietnam à la fin des années soixante-dix, au moment où les communistes ont étendu leur domination et leur pouvoir à l'ensemble du pays. Dans ce récit qu'elle fait de son exil, elle raconte son enfance dans son pays natal, sa fuite en bateau avec sa famille, les mois qu'elle a passés dans un camp de réfugiés en Malaisie, son arrivée dans sa terre d'accueil, le Québec, et les années d'intégration qui ont suivi.

2. Source : Cahier de l'EUF du 14 décembre 2016.

Extrait du roman *Ru*

L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puante. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.

Résumé :

Avant que notre bateau ait levé l'ancre en pleine nuit sur les rives de Rach Giá[1], la majorité des passagers n'avait qu'une peur, celle des communistes, d'où leur fuite. Mais, dès qu'il a été entouré, encerclé d'un seul et uniforme horizon bleu, la peur s'est transformée en un monstre à cent visages, qui nous sciait les jambes, nous empêchait de ressentir l'engourdissement de nos muscles immobilisés. Nous étions figés dans la peur, par la peur. Nous ne fermions plus les yeux quand le pipi du petit à la tête galeuse nous arrosait. Nous ne nous pincions plus le nez devant le vomi de nos voisins. Nous étions engourdis, emprisonnés par les épaules des uns, les jambes des autres et la peur de chacun. Nous étions paralysés.

L'histoire de la petite fille qui a été engloutie par la mer après avoir perdu pied en marchant sur le bord s'est propagée dans le ventre odorant du bateau comme un gaz anesthésiant, ou euphorique, qui a transformé l'unique ampoule en étoile polaire et les biscottes imbibées d'huile à moteur en biscuits au beurre. Ce goût d'huile dans la gorge, sur la langue, dans la tête nous endormait au rythme de la berceuse chantée par ma voisine.

[...]

Durant nos premières nuits de réfugiés en Malaisie, nous dormions directement sur la terre rouge, sans plancher. La Croix-Rouge avait construit des camps de réfugiés dans les pays voisins du Vietnam pour accueillir les *boat people*, ceux qui avaient survécu au voyage en mer. Les autres, qui avaient coulé pendant la traversée, n'avaient pas de nom. Ils sont morts anonymes. Nous avons fait partie de ceux qui ont eu la chance de se laisser choir sur la terre ferme. Alors, nous nous sentions bénis d'être parmi les deux mille réfugiés de ce camp qui n'en devait accueillir que deux cents.

Résumé :

Résumé :

Résumé :

1. Rach Giá : ville située sur la côte sud-ouest du Vietnam.

Nous avons construit une cabane sur pilotis dans un coin reculé du camp, sur la pente d'une colline. Pendant des semaines, nous avons été vingt-cinq personnes de cinq familles à abattre ensemble, en cachette, quelques arbres dans le bois voisin, à les planter dans le sol mou de la terre glaise, à fixer six panneaux de contreplaqué pour en faire un grand plancher et à recouvrir la charpente d'une toile bleu électrique, bleu plastique, bleu jouet. Nous avons eu la chance de trouver assez de sacs de riz en toile de jute et en nylon pour entourer les quatre côtés de notre cabane, en plus des trois côtés de notre salle de bains commune. Ensemble, ces deux constructions ressemblaient à l'installation d'un artiste contemporain dans un musée. La nuit, nous dormions tellement collés les uns contre les autres que nous n'avions jamais froid, même sans couverture. Le jour, la chaleur absorbée par la toile bleue rendait l'air de notre cabane suffocant. Les jours et les nuits de pluie, la toile laissait l'eau couler à travers les trous percés par les feuilles, les brindilles, les tiges que nous avions ajoutées pour rafraîchir.

Si un chorégraphe avait été présent sous cette toile un jour ou une nuit de pluie, il aurait certainement reproduit cette scène : vingt-cinq personnes debout, petits et grands, qui tenaient dans chacune de leurs mains une boîte de conserve pour recueillir l'eau coulant de la toile, parfois à flots, parfois goutte à goutte. Si un musicien s'était trouvé là, il aurait entendu l'orchestration de toute cette eau frappant la paroi des boîtes de conserve. Si un cinéaste avait été présent, il aurait capté la beauté de cette complicité silencieuse et spontanée entre gens misérables. Mais il n'y avait que nous, debout sur ce plancher qui s'enfonçait doucement dans la glaise. Au bout de trois mois, il penchait tellement d'un côté que chacun a été obligé de modifier sa position afin d'empêcher les enfants et les femmes de glisser pendant leur sommeil vers le ventre dodu de leur voisin.

Résumé :

Résumé :

Malgré toutes ces nuits où nos rêves coulaient sur la pente du plancher, ma mère a continué à ambitionner un avenir pour nous. Elle s'était trouvé un complice. Il était jeune et certainement naïf puisqu'il osait afficher joie et désinvolture au milieu du vide monotone de notre quotidien. Ensemble, ma mère et lui ont monté une classe d'anglais. Avec lui, nous avons passé des matins entiers à répéter des mots sans les comprendre. Mais nous étions tous au rendez-vous, parce qu'il réussissait à soulever le ciel pour nous laisser entrevoir un nouvel horizon, loin des trous béants remplis d'excréments accumulés par les deux mille personnes du camp. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer un horizon dépourvu d'odeurs nauséabondes, de mouches, de vers. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer qu'un jour nous ne mangerions plus de poissons avariés, lancés à même le sol chaque fin d'après-midi à l'heure de la distribution des vivres. Sans son visage, nous aurions certainement perdu le désir de tendre la main pour rattraper nos rêves.

Résumé :

Source : Kim THÚY, *Ru*, Montréal, Éditions Libre expression, 2009, p. 13-17, 24-27.

Validez votre compréhension du texte en comparant vos résumés à ceux du corrigé 2 (page 14).

3. Interpréter le texte

Stratégie : Surligner les passages du texte EN FAVEUR et EN DÉFAVEUR du sujet et les annoter

Relisez l'extrait de *Ru* et procédez à l'analyse littéraire.

- Surlignez en rose les passages EN FAVEUR du sujet. (+)
- Surlignez en jaune les passages EN DÉFAVEUR du sujet. (-)
- Notez en marge du texte les thèmes qui ressortent des passages que vous surlignez.
- Soulignez les procédés d'écriture que vous relevez et identifiez-les.

Autrice : Kim Thúy, écrivaine québécoise d'origine vietnamienne, née en 1968. Le roman *Ru* a été publié en 2009.

Présentation

Dans ce roman, la narratrice fait partie des milliers de réfugiés qui ont quitté le Vietnam à la fin des années soixante-dix, au moment où les communistes ont étendu leur domination et leur pouvoir à l'ensemble du pays. Dans ce récit qu'elle fait de son exil, elle raconte son enfance dans son pays natal, sa fuite en bateau avec sa famille, les mois qu'elle a passés dans un camp de réfugiés en Malaisie, son arrivée dans sa terre d'accueil, le Québec, et les années d'intégration qui ont suivi.

Extrait du roman *Ru*

L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puante. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.

Avant que notre bateau ait levé l'ancre en pleine nuit sur les rives de Rach Giá[1], la majorité des passagers n'avait qu'une peur, celle des communistes, d'où leur fuite. Mais, dès qu'il a été entouré, encerclé d'un seul et uniforme horizon bleu, la peur s'est transformée en un monstre à cent visages, qui nous sciait les jambes, nous empêchait de ressentir l'engourdissement de nos muscles immobilisés. Nous étions figés dans la peur, par la peur. Nous ne fermions plus les yeux quand le pipi du petit à la tête galeuse nous arrosait. Nous ne nous pincions plus le nez devant le vomi de nos voisins. Nous étions engourdis, emprisonnés par les épaules des uns, les jambes des autres et la peur de chacun. Nous étions paralysés.

L'histoire de la petite fille qui a été engloutie par la mer après avoir perdu pied en marchant sur le bord s'est propagée dans le ventre odorant du bateau comme un gaz anesthésiant, ou euphorique, qui a transformé l'unique ampoule en étoile polaire et les biscottes imbibées d'huile à moteur en biscuits au beurre. Ce goût d'huile dans la gorge, sur la langue, dans la tête nous endormait au rythme de la berceuse chantée par ma voisine.

[...]

Durant nos premières nuits de réfugiés en Malaisie, nous dormions directement sur la terre rouge, sans plancher. La Croix-Rouge avait construit des camps de réfugiés dans les pays voisins du Vietnam pour accueillir les *boat people*, ceux qui avaient survécu au voyage en mer. Les autres, qui avaient coulé pendant la traversée, n'avaient pas de nom. Ils sont morts anonymes. Nous avons fait partie de ceux qui ont eu la chance de se laisser choir sur la terre ferme. Alors, nous nous sentions bénis d'être parmi les deux mille réfugiés de ce camp qui n'en devait accueillir que deux cents.

1. Rach Giá : ville située sur la côte sud-ouest du Vietnam.

Nous avons construit une cabane sur pilotis dans un coin reculé du camp, sur la pente d'une colline. Pendant des semaines, nous avons été vingt-cinq personnes de cinq familles à abattre ensemble, en cachette, quelques arbres dans le bois voisin, à les planter dans le sol mou de la terre glaise, à fixer six panneaux de contreplaqué pour en faire un grand plancher et à recouvrir la charpente d'une toile bleu électrique, bleu plastique, bleu jouet. Nous avons eu la chance de trouver assez de sacs de riz en toile de jute et en nylon pour entourer les quatre côtés de notre cabane, en plus des trois côtés de notre salle de bains commune. Ensemble, ces deux constructions ressemblaient à l'installation d'un artiste contemporain dans un musée. La nuit, nous dormions tellement collés les uns contre les autres que nous n'avions jamais froid, même sans couverture. Le jour, la chaleur absorbée par la toile bleue rendait l'air de notre cabane suffocant. Les jours et les nuits de pluie, la toile laissait l'eau couler à travers les trous percés par les feuilles, les brindilles, les tiges que nous avions ajoutées pour rafraîchir.

Si un chorégraphe avait été présent sous cette toile un jour ou une nuit de pluie, il aurait certainement reproduit cette scène : vingt-cinq personnes debout, petits et grands, qui tenaient dans chacune de leurs mains une boîte de conserve pour recueillir l'eau coulant de la toile, parfois à flots, parfois goutte à goutte. Si un musicien s'était trouvé là, il aurait entendu l'orchestration de toute cette eau frappant la paroi des boîtes de conserve. Si un cinéaste avait été présent, il aurait capté la beauté de cette complicité silencieuse et spontanée entre gens misérables. Mais il n'y avait que nous, debout sur ce plancher qui s'enfonçait doucement dans la glaise. Au bout de trois mois, il penchait tellement d'un côté que chacun a été obligé de modifier sa position afin d'empêcher les enfants et les femmes de glisser pendant leur sommeil vers le ventre dodu de leur voisin.

Malgré toutes ces nuits où nos rêves coulaient sur la pente du plancher, ma mère a continué à ambitionner un avenir pour nous. Elle s'était trouvé un complice. Il était jeune et certainement naïf puisqu'il osait afficher joie et désinvolture au milieu du vide monotone de notre quotidien. Ensemble, ma mère et lui ont monté une classe d'anglais. Avec lui, nous avons passé des matins entiers à répéter des mots sans les comprendre. Mais nous étions tous au rendez-vous, parce qu'il réussissait à soulever le ciel pour nous laisser entrevoir un nouvel horizon, loin des trous béants remplis d'excréments accumulés par les deux mille personnes du camp. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer un horizon dépourvu d'odeurs nauséabondes, de mouches, de vers. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer qu'un jour nous ne mangerions plus de poissons avariés, lancés à même le sol chaque fin d'après-midi à l'heure de la distribution des vivres. Sans son visage, nous aurions certainement perdu le désir de tendre la main pour rattraper nos rêves.

Source : Kim THÚY, *Ru*, Montréal, Éditions Libre expression, 2009, p. 13-17, 24-27.

Validez votre interprétation de l'extrait du texte en comparant vos annotations à celles du corrigé 3 (page 19).

Corrigé 1 : Étudier le sujet de rédaction

- La problématique soulevée est surlignée dans le sujet de rédaction. Le « portrait sombre de la vie des réfugiés » est en effet le cœur du sujet, l'angle d'analyse.

Sujet de rédaction[1]

> Peut-on dire que l'extrait du roman *Ru* de Kim Thúy trace un portrait sombre de la vie des réfugiés?

- Pour mieux comprendre le sujet de rédaction, vous avez peut-être cherché les mots *réfugié* et *sombre* dans un dictionnaire et sélectionné des informations[2] telles que les suivantes.

  Réfugié : Qui a dû fuir son pays afin d'échapper à un danger (guerre, persécutions, catastrophe naturelle, etc.).

  Sombre : D'une tristesse tragique ou menaçante. Synonymes : inquiétant, sinistre.

- Il s'agit d'un sujet SANS comparaison. Il ne comporte pas de mots de comparaison. Il n'y a qu'un texte à analyser. On demande d'observer un seul élément dans le texte, soit le portrait de la vie des réfugiés.

1. Source : Cahier de l'EUF du 14 décembre 2016.
2. D'après le *Dico en ligne Le Robert*.

Corrigé 2 : Comprendre le texte

Pour valider votre compréhension de l'extrait du roman *Ru* de Kim Thúy, comparez vos résumés aux propositions du corrigé.

Attention! Les résumés offerts ici suggèrent une compréhension de l'extrait afin de vous fournir des pistes de réponses, mais il ne s'agit pas d'un corrigé exhaustif.

Extrait du roman *Ru*

L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puante. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.

Résumé : La narratrice se rappelle ce qu'elle a vécu, durant son enfance, quand elle a voyagé dans la cale d'un bateau avec 200 autres réfugiés : les conditions de vie difficiles, l'espoir d'une nouvelle vie et la peur constante.

Avant que notre bateau ait levé l'ancre en pleine nuit sur les rives de Rach Giá[1], la majorité des passagers n'avait qu'une peur, celle des communistes, d'où leur fuite. Mais, dès qu'il a été entouré, encerclé d'un seul et uniforme horizon bleu, la peur s'est transformée en un monstre à cent visages, qui nous sciait les jambes, nous empêchait de ressentir l'engourdissement de nos muscles immobilisés. Nous étions figés dans la peur, par la peur. Nous ne fermions plus les yeux quand le pipi du petit à la tête galeuse nous arrosait. Nous ne nous pincions plus le nez devant le vomi de nos voisins. Nous étions engourdis, emprisonnés par les épaules des uns, les jambes des autres et la peur de chacun. Nous étions paralysés.

L'histoire de la petite fille qui a été engloutie par la mer après avoir perdu pied en marchant sur le bord s'est propagée dans le ventre odorant du bateau comme un gaz anesthésiant, ou euphorique, qui a transformé l'unique ampoule en étoile polaire et les biscottes imbibées d'huile à moteur en biscuits au beurre. Ce goût d'huile dans la gorge, sur la langue, dans la tête nous endormait au rythme de la berceuse chantée par ma voisine.

[...]

Durant nos premières nuits de réfugiés en Malaisie, nous dormions directement sur la terre rouge, sans plancher. La Croix-Rouge avait construit des camps de réfugiés dans les pays voisins du Vietnam pour accueillir les *boat people*, ceux qui avaient survécu au voyage en mer. Les autres, qui avaient coulé pendant la traversée, n'avaient pas de nom. Ils sont morts anonymes. Nous avons fait partie de ceux qui ont eu la chance de se laisser choir sur la terre ferme. Alors, nous nous sentions bénis d'être parmi les deux mille réfugiés de ce camp qui n'en devait accueillir que deux cents.

1. Rach Giá : ville située sur la côte sud-ouest du Vietnam.

Résumé : Quand elle, sa famille et les autres réfugiés ont fui leur pays, ils craignaient uniquement les communistes. Sur le bateau, leurs craintes se sont multipliées. La peur les paralysait à un point tel qu'ils en oubliaient l'inconfort physique et l'insalubrité dans lesquels ils se trouvaient.

Résumé : Une petite fille est tombée à la mer après avoir perdu pied sur le bord du bateau. Cet événement a fait réaliser aux autres réfugiés leur chance d'être encore en vie.

Résumé : Ils sont arrivés en Malaisie dans des camps de réfugiés construits pour eux par la Croix-Rouge. La narratrice et les autres réfugiés du bateau sur lequel elle se trouvait se sont sentis chanceux d'avoir pu atteindre ces camps. Plusieurs bateaux ont coulé pendant la traversée.

Nous avons construit une cabane sur pilotis dans un coin reculé du camp, sur la pente d'une colline. Pendant des semaines, nous avons été vingt-cinq personnes de cinq familles à abattre ensemble, en cachette, quelques arbres dans le bois voisin, à les planter dans le sol mou de la terre glaise, à fixer six panneaux de contreplaqué pour en faire un grand plancher et à recouvrir la charpente d'une toile bleu électrique, bleu plastique, bleu jouet. Nous avons eu la chance de trouver assez de sacs de riz en toile de jute et en nylon pour entourer les quatre côtés de notre cabane, en plus des trois côtés de notre salle de bains commune. Ensemble, ces deux constructions ressemblaient à l'installation d'un artiste contemporain dans un musée. La nuit, nous dormions tellement collés les uns contre les autres que nous n'avions jamais froid, même sans couverture. Le jour, la chaleur absorbée par la toile bleue rendait l'air de notre cabane suffocant. Les jours et les nuits de pluie, la toile laissait l'eau couler à travers les trous percés par les feuilles, les brindilles, les tiges que nous avions ajoutées pour rafraîchir.

Résumé : La famille de la narratrice s'est jointe à d'autres familles pour construire une cabane de fortune et une salle de bains commune. Ils ont utilisé les matériaux à leur portée : panneaux de contreplaqué, quelques arbres, une toile pour le toit, des sacs de riz, des tiges, des feuilles et des brindilles.

Si un chorégraphe avait été présent sous cette toile un jour ou une nuit de pluie, il aurait certainement reproduit cette scène : vingt-cinq personnes debout, petits et grands, qui tenaient dans chacune de leurs mains une boîte de conserve pour recueillir l'eau coulant de la toile, parfois à flots, parfois goutte à goutte. Si un musicien s'était trouvé là, il aurait entendu l'orchestration de toute cette eau frappant la paroi des boîtes de conserve. Si un cinéaste avait été présent, il aurait capté la beauté de cette complicité silencieuse et spontanée entre gens misérables. Mais il n'y avait que nous, debout sur ce plancher qui s'enfonçait doucement dans la glaise. Au bout de trois mois, il penchait tellement d'un côté que chacun a été obligé de modifier sa position afin d'empêcher les enfants et les femmes de glisser pendant leur sommeil vers le ventre dodu de leur voisin.

Résumé : Lorsqu'il pleuvait, ils se réunissaient dans leur cabane pour récolter, avec des boîtes de conserve, l'eau qui coulait du toit. Cette scène de solidarité entre gens misérables aurait été inspirante pour des artistes.

Malgré toutes ces nuits où nos rêves coulaient sur la pente du plancher, ma mère a continué à ambitionner un avenir pour nous. Elle s'était trouvé un complice. Il était jeune et certainement naïf puisqu'il osait afficher joie et désinvolture au milieu du vide monotone de notre quotidien. Ensemble, ma mère et lui ont monté une classe d'anglais. Avec lui, nous avons passé des matins entiers à répéter des mots sans les comprendre. Mais nous étions tous au rendez-vous, parce qu'il réussissait à soulever le ciel pour nous laisser entrevoir un nouvel horizon, loin des trous béants remplis d'excréments accumulés par les deux mille personnes du camp. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer un horizon dépourvu d'odeurs nauséabondes, de mouches, de vers. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer qu'un jour nous ne mangerions plus de poissons avariés, lancés à même le sol chaque fin d'après-midi à l'heure de la distribution des vivres. Sans son visage, nous aurions certainement perdu le désir de tendre la main pour rattraper nos rêves.

Source : Kim THÚY, *Ru*, Montréal, Éditions Libre expression, 2009, p. 13-17, 24-27.

Résumé : Malgré l'incertitude par rapport à leur avenir et les conditions de vie difficiles du camp, la mère de la narratrice n'a pas renoncé à ses ambitions pour ses enfants. Avec un autre réfugié, elle a organisé une classe d'anglais. Ce jeune homme, joyeux et désinvolte, leur a permis de garder espoir en l'avenir et de continuer à avoir des rêves.

Corrigé 3 : Interpréter le texte

Pour valider votre interprétation de l'extrait du roman *Ru* de Kim Thúy, comparez vos annotations aux propositions dans le corrigé.

Attention! L'analyse illustrée aux pages 20 à 23 propose une interprétation de l'extrait. Il est possible que certains des thèmes et des procédés d'écriture que vous avez dégagés ne se trouvent pas dans ce corrigé.

Dans l'extrait, des passages sont surlignés pour illustrer l'analyse réalisée.

- Rose : passages du texte EN FAVEUR du sujet (+).
- Jaune : passages du texte EN DÉFAVEUR du sujet (-)

Extrait du roman *Ru*

L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puante. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.

antithèse : sort tragique →
répétition : renouveau →

incertitude par rapport à leur sort, inconnu (+)

espoir d'une nouvelle vie (-)

impuissance, angoisse, danger (+)

métaphore : menace
hyperbole : peur paralysante

Avant que notre bateau ait levé l'ancre en pleine nuit sur les rives de Rach Giá[1], la majorité des passagers n'avait qu'une peur, celle des communistes, d'où leur fuite. Mais, dès qu'il a été entouré, encerclé d'un seul et uniforme horizon bleu, la peur s'est transformée en un monstre à cent visages, qui nous sciait les jambes, nous empêchait de ressentir l'engourdissement de nos muscles immobilisés. Nous étions figés dans la peur, par la peur. Nous ne fermions plus les yeux quand le pipi du petit à la tête galeuse nous arrosait. Nous ne nous pincions plus le nez devant le vomi de nos voisins. Nous étions engourdis, emprisonnés par les épaules des uns, les jambes des autres et la peur de chacun. Nous étions paralysés.

peur, menace (+)

peur, angoisse, désensibilisation (+)

L'histoire de la petite fille qui a été engloutie par la mer après avoir perdu pied en marchant sur le bord s'est propagée dans le ventre odorant du bateau comme un gaz anesthésiant, ou euphorique, qui a transformé l'unique ampoule en étoile polaire et les biscottes imbibées d'huile à moteur en biscuits au beurre. Ce goût d'huile dans la gorge, sur la langue, dans la tête nous endormait au rythme de la berceuse chantée par ma voisine.

danger

métaphore : gratitude

apaisement, gratiitude, bonheur d'être en vie (-)

[...]

Durant nos premières nuits de réfugiés en Malaisie, nous dormions directement sur la terre rouge, sans plancher. La Croix-Rouge avait construit des camps de réfugiés dans les pays voisins du Vietnam pour accueillir les *boat people*, ceux qui avaient survécu au voyage en mer. Les autres, qui avaient coulé pendant la traversée, n'avaient pas de nom. Ils sont morts anonymes. Nous avons fait partie de ceux qui ont eu la chance de se laisser choir sur la terre ferme. Alors, nous nous sentions bénis d'être parmi les deux mille réfugiés de ce camp qui n'en devait accueillir que deux cents.

conditions de vie difficile, danger, mort (+)

gratitude, bonheur d'être en vie, soulagement (-)

1. Rach Giá : ville située sur la côte sud-ouest du Vietnam.

Nous avons construit une cabane sur pilotis dans un coin reculé du camp, sur la pente d'une colline. Pendant des semaines, nous avons été vingt-cinq personnes de cinq familles à abattre ensemble, en cachette, quelques arbres dans le bois voisin, à les planter dans le sol mou de la terre glaise, à fixer six panneaux de contreplaqué pour en faire un grand plancher et à recouvrir la charpente d'une toile bleu électrique, bleu plastique, bleu jouet. Nous avons eu la chance de trouver assez de sacs de riz en toile de jute et en nylon pour entourer les quatre côtés de notre cabane, en plus des trois côtés de notre salle de bains commune. Ensemble, ces deux constructions ressemblaient à l'installation d'un artiste contemporain dans un musée. La nuit, nous dormions tellement collés les uns contre les autres que nous n'avions jamais froid, même sans couverture. Le jour, la chaleur absorbée par la toile bleue rendait l'air de notre cabane suffocant. Les jours et les nuits de pluie, la toile laissait l'eau couler à travers les trous percés par les feuilles, les brindilles, les tiges que nous avions ajoutées pour rafraîchir.

Si un chorégraphe avait été présent sous cette toile un jour ou une nuit de pluie, il aurait certainement reproduit cette scène : vingt-cinq personnes debout, petits et grands, qui tenaient dans chacune de leurs mains une boîte de conserve pour recueillir l'eau coulant de la toile, parfois à flots, parfois goutte à goutte. Si un musicien s'était trouvé là, il aurait entendu l'orchestration de toute cette eau frappant la paroi des boîtes de conserve. Si un cinéaste avait été présent, il aurait capté la beauté de cette complicité silencieuse et spontanée entre gens misérables. Mais il n'y avait que nous, debout sur ce plancher qui s'enfonçait doucement dans la glaise. Au bout de trois mois, il penchait tellement d'un côté que chacun a été obligé de modifier sa position afin d'empêcher les enfants et les femmes de glisser pendant leur sommeil vers le ventre dodu de leur voisin.

solidarité, capacité d'adaptation, débrouillardise (-)

conditions de vie difficile (+)

beauté dans la solidarité, capacité d'adaptation, résilience (-)

métaphore : désillusion (+) →

métaphore : gratitude →

répétition : soutien →

Malgré toutes ces nuits où nos rêves coulaient sur la pente du plancher, ma mère a continué à ambitionner un avenir pour nous. Elle s'était trouvé un complice. Il était jeune et certainement naïf puisqu'il osait afficher joie et désinvolture au milieu du vide monotone de notre quotidien. Ensemble, ma mère et lui ont monté une classe d'anglais. Avec lui, nous avons passé des matins entiers à répéter des mots sans les comprendre. Mais nous étions tous au rendez-vous, parce qu'il réussissait à soulever le ciel pour nous laisser entrevoir un nouvel horizon, loin des trous béants remplis d'excréments accumulés par les deux mille personnes du camp. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer un horizon dépourvu d'odeurs nauséabondes, de mouches, de vers. Sans son visage, nous n'aurions pas pu imaginer qu'un jour nous ne mangerions plus de poissons avariés, lancés à même le sol chaque fin d'après-midi à l'heure de la distribution des vivres. Sans son visage, nous aurions certainement perdu le désir de tendre la main pour rattraper nos rêves.

désespoir, désillusion (+)

beauté dans la solidarité, capacité d'adaptation, résilience (-)

conditions de vie difficiles (+)

soutien, droit d'espérer (-)

Source : Kim THÚY, *Ru*, Montréal, Éditions Libre expression, 2009, p. 13-17, 24-27.